

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Le Chat et les Souris

Les rapports ne sont plus ce qu'ils étaient jadis
 Sur notre progressive terre :
 Entre peuples voisins—entre chats et souris—
 On ne doit plus, dit-on, s' déclarer la guerre.
 On veut concilier le droit avec le fort ;
 D'agneaux, de loups faire un troupeau modèle ;
 Laisser le faible à la merci du fort,
 Et proclamer la paix universelle.
 C'est pour cette belle raison
 Qu'un jour, sans doute, on mit certain Chat à la tête

De vingt souris, un joli bataillon
 Que l'on dressait pour une fête.
 Ce Chat avait joli minois,
 Allait vêtu d'une robe soyeuse,
 Et dissimulait bien son œil faux et sournois,
 Sous une mine doucereuse.
 Depuis le bloc enfariné,
 Flairé par le vieux rat du temps de La Fontaine,
 Jamais fripon plus raffiné
 Ne s'était vu, chose certaine.
 En installant ce parvenu
 Le Maître lui rognait les ongles par prudence,
 De peur que gent trotte-menu
 N'eût à souffrir violence.
 Certes il fit bien, car une nuit,
 Que la lune roulait dans la céleste plaine
 Son char d'argent sans bruit,
 Versant partout sa lumière sereine :
 Une nuit claire et pure
 Où tout repose et dort,
 Où seule la belle nature
 Vous invite à veiller encore,
 Une de ces nuits, où, sous la voûte infinie,
 A travers champs et bois, le murmure du vent
 Se mêle à la douce harmonie
 Dont vibre toute âme qui sent ;
 Cette nuit donc, ému par tant de poésie,
 Notre troupeau de souris s'emballa,
 Au point que, dans sa rêverie,
 Il sortit contempler toutes ces beautés-là...
 Un autre aussi rêvait... Dormant sur une chaise,
 L'œil clignotant, les traits bouleversés,
 Tout en ronronnant à son aise,
 Notre Chat revoyait de ses exploits passés
 La toujours chère image :
 De gros rats, de souris les restes entassés,

D'oiseaux divers les débris, le plumage,
 Et cœtera.....Doux rêve pour un chat !.....
 Il croit voir tout à coup une ombre qui s'avance
 Emergeant du trophée...Hasard étrange !.....Un rat !.....
 Deux rats.....trois rats.....vivants !....C'en est fait ; il s'élançe.
 Mais par bonheur, il glisse et tombe en son chemin.
 Vainement son ardeur d'efforts redouble-t-elle :
 Sans ongles le chat ne peut rien
 Malgré sa nature cruelle.
 Déjà s'est enfui son sommeil,
 Evanoui son rêve,
 Et longtemps après son réveil
 Il poursuit son troupeau sans trêve.
 Dans son zèle prenant ses souris pour des rats,
 Il en eût volontiers fait un affreux carnage ;
 Mais toujours les souris redoutèrent les chats :
 Les nôtres prestement évitèrent l'orage.
 Quand à l'intrus, il s'était compromis.
 Son méchant naturel fut cause
 Que de sa charge il fut démis.

MORALE

Le fourbe se trahit toujours par quelque chose.
 LIVIUS.

HISTOIRE DE CHICOUTIMI

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

(Suite)

“ Nous fîmes une lieue et demie traversants (sic) une montagne et une vallée pour l'aller trouver (la rivière Chicoutimi) en un lieu navigable, elle est bien moins rapide que le Sagné, serpentant à l'Ouest, au Sud, et au Nor-ouest, elle fait un lac qui a plus de quinze lieues de long et quasi demy-lieue de large.”
 Sans doute le Père de Quen pensa que le lac Kinogamichiche, qu'il ne nomme pas, était la continuation du lac Kinogami ; c'est

ce qui explique pourquoi il donne à ce dernier une longueur de plus de quinze lieues, tandis qu'il n'en a que sept, si on le considère seul, et moins de dix, si on y rattache le lac Kinogamichiche.

Cette erreur, au reste, est excusable ; les calculs du bon missionnaire n'avaient d'autre base que la distance franchie en un jour par son canot, et la rapidité ou la lenteur de la marche dépendait absolument du caprice de ses guides ou canotiers.

Le Père de Quen ne fait, dans les *Relations*, aucune mention de Chicoutimi, tandis qu'il insiste sur le nombre et la longueur des rapides et portages, et sur des détails topographiques de beaucoup moindre importance.

Y eût-il eu à Chicoutimi quelques wigwams, le Père, dont l'œil de découvreur observait tout, n'eût pas manqué d'en parler.

Mais s'ils n'avaient pas de bourgades régulières, les sauvages d'alors avaient des *postes d'attente*, où ils étaient sûrs de se retrouver à certaines dates de l'année.

Chicoutimi pouvait et devait être un de ces postes, bien que nulle part on ne le dise. Situé au confluent de la rivière Kinogami ou rivière Chicoutimi, occupant l'endroit où les sauvages du Nord du Saguenay et ceux des bords sud du lac Saint-Jean se rencontraient en se rendant pour la traite à Tadoussac, ou se séparaient lorsqu'ils en revenaient, Chicoutimi dut être assez souvent le théâtre d'étranges réunions.
 (A suivre) LIVIUS.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année. Pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-postes de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de trois fr. 50 cent.

Pour tout ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction s'adresser à

ARTHUR LÉVESQUE

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,

Séminaire de Chicoutimi,

Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 27 février 1897

Une petite récréation

Il n'est pas défendu de s'amuser un peu, quand on en trouve l'occasion.

Sans doute, les temps sont mauvais. Au point de vue social comme au point de vue religieux, les événements sont pleins de tristesse. Les doctrines perverses s'étalent au grand jour, jusque chez nous. On dirait qu'elle a pris fin, l'antique alliance qu'il y avait, dans ce pays, entre la religion et la nationalité canadienne-française.

Oui, tout cela est vrai, et nous en sommes accablés d'inquiétudes. Mais on peut toujours bien s'accorder quelque distraction...

Même quand le ciel est couvert des plus sombres nuages, on voit souvent un rayon de soleil parvenir à traverser le noir bandeau qui l'obscurcit.

Il y a un de ces rayons de soleil qui vient de percer les ténèbres accumulées dans notre atmosphère canadienne. Une dépêche est venue d'Angleterre nous égayer un peu, au milieu de tous ces sujets d'angoisses.

Elle nous a appris que, dans la protestante Angleterre, la Chambre des Communes a voté le principe des écoles séparées!

Eh bien, n'est-ce pas amusant de voir maintenant la posture de nos petits persécuteurs du Canada! Voilà un événement qu'ils n'avaient pas prévu. La métropole, anglaise et protestante, se mêle à présent d'accorder aux catholiques — si peu nombreux chez elle — leurs écoles religieuses, et les subventionne même aux dépens du trésor public. C'est trop fort!

Les Anglais protestants de l'Ouest se sont donc levés un peu tard. Il n'est plus temps de persécuter les catholiques; c'est devenu ridicule. Il fallait s'y prendre plus tôt. — Et nos politiciens français et catholiques, qui ont trahi leur race et leur religion pour faire plaisir à ces fanatiques arriérés du Manitoba, les voilà bien avancés, eux aussi! — Messieurs, vous qui avez tant de pœur d'être plus catholiques que le Pape, prenez garde d'être plus Anglais que les Anglais, plus protestants que les protestants!

Jusqu'en 1870, les écoles libres aidées par l'État existaient en Angleterre. A cette époque, on essaya de l'école neutre dans une certaine mesure. En 1897, on reprend les saines notions; on décide que l'État soutiendra également toutes les écoles.

Le moment est bien choisi, vraiment, pour l'intolérance de nos sectaires canadiens, pour la trahison d'une partie de nos nôtres!

La protestante Angleterre revient aux écoles séparées! Au même instant, des gens de notre nationalité et de notre foi imposent les écoles neutres dans l'une de nos provinces canadiennes!

N'est-il pas permis d'int interrompre, par un peu de gaieté prise à leurs dépens, les sentiments de réprobation et d'indignation qu'ils nous font éprouver?

ORNIS.

Fort Ellice P. O., Man., Janvier 1897.
Mon cher "Oiseau-Mouche,"

Il y a quelque temps, le bon abbé H. me faisait envoyer la collection de "l'Oiseau-Mouche", année 1896, et me suggérait l'idée d'envoyer un article au journal, pour payer mon abonnement. Sans partager l'opinion qu'exprimait mon révérend ami, que je suis homme à trouver facilement un article, j'ai essayé de m'exécuter et je vous envoie aujourd'hui quelque chose. Peut-être que cela sort du cadre ordinaire de votre publication! Certainement, cela ne vaut pas les bons et solides articles d'Ornis et des autres collaborateurs, mais que voulez-vous? Journaliste "de cœur et d'âme", j'aime à parler des journaux; et j'ai cru l'occasion favorable pour vous donner ces quelques pages inédites, qui formeront comme une espèce de préface à un ouvrage de longue haleine, que je prépare "dans le silence du cabinet". Se trouvera-t-il quelque'un parmi vous pour crier: "Haro!" sur le... journaliste?

Je pense que non, n'est-ce pas? Une fois d'ailleurs n'est pas coutume; et dans le numéro subséquent du journal, vous reviendrez à vos premières amours.

Le renouvellement de l'année va donner, je l'espère, de nouvelles forces à ce cher "Oiseau-Mouche." Que ses ailes grandissent, que leur envergure augmente, et que le mignon "petit volatile" s'en aille becqueter à mainte et mainte nouvelle fenêtre. C'est le désir le plus sincère de

votre bien dévoué

HENRI TIELEMAN.

Les origines du journalisme

Aujourd'hui que la presse a pris une si grande importance, que ses organes se sont multipliés à l'infini, qu'elle est considérée comme le quatrième pouvoir dans l'État, il nous paraît intéressant d'en relater les origines.

Partout, en Angleterre comme en Hollande et en Belgique, à Vienne comme à Paris, le journalisme a eu les mêmes origines; partout il est né de nouvelles à la main et de relations imprimées, publiées dans les grandes occasions et paraissant à des intervalles irréguliers.

L'homme a été, dans tous les temps et dans tous les pays, curieux jusqu'à l'indiscrétion, et il s'est toujours occupé de tromper son ennui.

Au moyen âge, on n'avait pas la poste et l'on en était réduit aux récits oraux, colportés par des chanteurs ambulants; ces ménestrels étaient des gazettes vivantes. Ils abondaient en Allemagne, et, du Rhin à l'Oder, de la Baltique au Danube, ils allaient de village en village, racontant à des auditeurs émerveillés combien d'adversaires le chevalier Soundro avait désarçonnés, quelle pompe avait déployé tel duc dans un tournoi, et combien de sorcières on venait de brûler à Ratisbonne.

Mais des temps nouveaux étaient venus: la création de la poste, la découverte de l'imprimerie, la renaissance des sciences et des arts, le développement des relations commerciales, les grands voyages d'exploration lointaine, les schismes religieux et les commotions qu'ils produisaient dans toute l'Europe avaient singulièrement agrandi le champ des curiosités humaines.

A la fin du 16^e siècle, au commencement du 17^e, le nouvellisme était devenu une fureur. Il y avait dans toutes les capitales des hommes qui se piquaient de deviner les pensées secrètes des princes et de savoir exactement à quoi se montaient le trésor et l'armée du grand seigneur. Après avoir été longtemps une manie, le nouvellisme finit par devenir un métier, une profession. De grands personnages prenaient à leurs gages des informateurs chargés de leur rapporter les bruits du jour, les contes de ruelles, les anecdotes édifiantes ou scandaleuses qui couraient la ville. Ils avaient un nouvelliste comme ils avaient un maître d'hôtel et un cocher. Il arriva que dans certains cercles on tint registre des nouvelles reçues; on en tira copie, et ces copies étaient distribuées à profusion. Bientôt ce commerce clandestin se régularisa. Chaque cercle eut son bureau de rédaction, ses correspondants en province et ses abonnés payants.

Comme on le voit, des nouvelles manuscrites au journal, il n'y avait qu'un pas: le fruit était mûr, et Renaudot n'eut que la peine de le cueillir.

Le docteur Théophraste Renaudot fut, en effet, avec l'aide du cardinal Richelieu, le fondateur du journalisme en France, en créant la GAZETTE DE FRANCE qui n'a pas cessé de paraître depuis. Il possédait les deux qualités primordiales du vrai journaliste : une connaissance approfondie des hommes et un flair prodigieux ; il connaissait son époque et son pays, s'accommodait aux désirs d'un public travaillé par des besoins jusqu'alors inconnus, dégouté des vieilles habitudes, avide de nouveautés. La persévérance, l'énergie de sa volonté égalaient sa générosité et son industrie. Il laissait dire, il laissait crier ; il méprisait les routiniers et les claboudeurs et poursuivait sa route avec une indomptable obstination. C'est le 30 mai 1631 qu'il publiait le premier numéro de son journal, une des premières gazettes hebdomadaires qui aient paru dans l'Europe moderne.

La critique contemporaine a établi irréfutablement que ce fut en Belgique que parut le premier journal hebdomadaire, devant, dans la voie nouvellement créée, Strasbourg, Fulda, Francfort, Erfürth et Stettin, où le journal hebdomadaire ne parut que plus tard. Les gazettes à la main, pleines de commérages, de médisances, renseignaient leurs abonnés sur les intrigues de cour, sur les menus faits, sur tout ce qui se passait dans les coulisses de la politique et dans les boudoirs.

Ceux qui s'intéressaient davantage aux grands événements en trouvaient le détail dans des relations imprimées qu'on appelait en Allemagne des *Neue zeitung* et qui n'avaient cessé de se multiplier pendant tout le 16^e siècle. Découvertes importantes, fêtes de cour, aventures de guerre, faits d'armes, exécutions, procès de sorcières, météores et comètes, tels étaient les sujets variés que ces journalistes intermittents traitaient, soit en vers, soit en prose.

Tout tend à faire admettre que c'est à Vienne (Autriche) que parurent les premières relations en lettres moulées, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Vienne, résidence impériale, était le centre de la politique européenne ; princes et souverains s'y rencontraient et il s'y donnait de grandes fêtes. Au surplus, l'art de l'imprimerie y avait eu de bonne heure des représentants de grand renom, et les postes autrichiennes valaient celles des pays les plus avancés. Dès le 14^e siècle, Vienne avait des départs de courriers à jours fixes pour Gratz, pour Linz et autres villes, et dès 1516 des communications régulières avec Bruxelles. La plus ancienne de ces relations qu'on ait retrouvée est de l'an 1488 : c'est un bulletin destiné à rassurer le peuple sur la santé de l'archiduc Maximilien, alors prisonnier des Flamands, à Bruges. En 1493, un au-

tre bulletin, de source officielle, raconta les obsèques de l'empereur Frédéric III. Mais les chroniqueurs ne s'occupaient pas seulement des empereurs et des princes, de leurs carrosses dorés ou des victoires et des défaites du Grand Turc, ils racontaient des famines, des apparitions d'astres chevelus et fatidiques, des pullulations phénoménales de vipères et de lézards, des aventures et des crimes, l'histoire d'une femme vendue par son mari à des brigands, et celle d'une jeune servante qui s'était donnée au diable pour six ans et qu'on avait vue disparaître un jour dans un tourbillon de poussière. On apprenait en la lisant que, dans certaine ville de Hongrie, une femme avait donné naissance à un enfant pourvu de trois têtes, de trois bras et de trois jambes, et que les Turcs contraignaient leurs prisonniers chrétiens à adorer un cochon pendu à une croix ! *Nihil novi sub sole !*

A l'origine, le premier venu pouvait publier avec autorisation des bulletins et des récits ; plus tard, ce droit fut un privilège, un monopole concédé à certains auditeurs qui offraient des garanties au gouvernement, et ces éditeurs imaginaient bien vite de publier leurs bulletins aux jours marqués pour le départ du courrier. Le journalisme a eu partout, non seulement les mêmes origines, mais la même histoire, les mêmes destinées, ou peu s'en faut. Partout ils s'est développé par degrés, en proportionnant l'offre à la demande.

Avec le temps, les gazettes hebdomadaires ont paru deux fois par semaine. C'est à Londres enfin que fut publié, le 14 mars 1702, le premier journal quotidien ; la France est venue après, en 1777, avec le "Journal de Paris," dont Garot disait : "Un journal de tous les matins était tellement du goût des Français et de la vie de Paris qu'on ne faisait plus de déjeuner où celui-là ne fût à côté du chocolat ou du café à la crème !" Absolument comme aujourd'hui, n'est-ce pas ? Les uns plus tôt, les autres plus tard, tous les pays eurent leur grande et leur petite presse, leurs journaux plaisants, leurs cuirassiers et leurs hussards, leurs feuilles politiques, littéraires, théologiques, scientifiques, leurs gazettes officielles, leurs petites affiches. Les innovations heureuses trouvaient bientôt des imitateurs aux quatre coins du monde civilisé.

Quand Addison et Steele eurent créé le journalisme satirique et moralisant, ils firent école, et tous les pays du monde eurent leur *Spectateur*, leur *Babillard*, leur *Mentor*, en attendant l'... *Oiseau-Mouche* !

Le premier journal d'Amérique fut, selon toute probabilité, le *Mayflower*, publié à Cambridge (Massachusetts, E.-U.) en 1673. Un siècle plus tard, le 21 juin 1764, Brown et Gilmore publièrent le premier journal canadien,

Gazette de Québec—Quebec Gazette, qui ne disparut qu'en 1874. Disons en terminant cette étude que le plus ancien des journaux canadiens-français existant actuellement est la *Minerve*, de Montréal, qui naquit en 1826. Viennent ensuite le *Courrier du Canada* de Québec (41 ans), le *Courrier de St-Hyacinthe* (32 ans), l'*Événement* de Québec (30 ans), la *Revue canadienne* (32 ans), et le *Monde* de Montréal (30 ans).

HENRI TIELEMANS.

POESIE NIVERNAISE

(Suite et fin)

Voilà une charge que je n'avais certes pas l'intention de faire, et qui, en tout cas, ne s'adresse pas à M. Achille Millien, mais aux récentes écoles, lesquelles me prennent encore par trop de côtés un poète si digne de ne leur appartenir en aucune façon. M. Millien me blâmerait lui-même si je me bornais à louer les excellentes parties de son œuvre, et si je ne faisais pas franchement les réserves que je trouve nécessaires. Sans doute, nous, Canadiens, nous sommes arriérés par rapport à nos frères de là-bas. Nous rendons encore hommage à l'ancien culte. Nous obéissons toujours à la rime, à la mesure, et à tout le reste. Nous nous inclinons avec respect devant Malherbe. Nous sentons le besoin de nous recueillir lorsque nous osons monter sur le trépied pour rendre des oracles. Nous sommes raides et naïfs, emprisonnés depuis trois siècles dans la fraise et le jabot. Nous tenons, malgré tout, à notre servage et à notre reste de respect ; et nous faisons assez peu de cas des sots qui en rient. N'empêche que nous n'ayons l'œil à ce qui se passe à Paris ; et, si nous pouvons paraître un peu pas mal vieux genre, on ne laisse pas de nous sembler un tantinet badaud sur le brillant boulevard, et bien léger souvent. S'emballe-t-on, parfois, là-bas ! Nous ne devons pas nier que cela nous amuse...

Se croire un personnage est fort commun en France ;

On y fait l'homme d'importance.
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal français.

Oh ! mon vieux La Fontaine !

Si donc je loue de la meilleure grâce du monde l'abondance, la diversité, et même la couleur, chez M. Millien ; si je ne répugne nullement à admirer l'aisance avec laquelle il aborde une foule de sujets, si j'écoute avec plaisir les notes harmonieuses qu'il tire du clavecin dont il joue avec tant de facilité ; si je me laisse aller doucement au courant de cette poésie claire et vive, qui parcourt maints champs fertiles, qui côtoie maintes rives verdoyantes, maints bosquets parfumés ; si enfin je vante sans restriction la haute valeur morale de ses vers, M. Millien ne m'en vaudra point de ce que je ne fasse pas au même degré cas des écarts où le font tomber les poétiques de son temps, des fugues nombreuses qui échappent à sa main distraite, du mélange fréquent de cailloux et d'or fin que roule son flot, de la négligence et du rythme lâché de beaucoup d'endroits, ce qui altère assez la physionomie d'ensemble de son livre. On voudrait une perfection plus soutenue, et on la regrette d'autant plus

qu'elle semble moins recherchée et désirée. C'est affaire d'école sans doute, mais enfin voilà comme il paraît à des yeux canadiens et peut-être un peu de l'autre monde.

En somme, M. Achille Millien est un poète estimable, et qui mérite d'être lu. Si le volume de *Chez nous* contient des pages mêlées, quantité d'autres dénotent un talent réel et sincère, non moins qu'un véritable amour de l'art. Le vers, sans être partout de matière première, rend pourtant encore un son juste et authentique. Et même quand on tombe, par accident, sur un lit de prose.... la chaleur et le train de l'ensemble vous emportent sans que vous ayez guère le temps de vous en apercevoir.

M. Millien manie avec une grande dextérité la chanson et le menu vers, surtout le décasyllabique en deux parties égales. Si j'avais de l'espace, je le prouverais amplement. Je préfère renvoyer le lecteur à l'original, où il pourra le constater tout à son aise.

Pour terminer, je citerai les belles stances où l'auteur nous invite à travailler, ce qui est bien, en effet, la conclusion la meilleure et la plus pratique :

Travaillons, mes amis ! C'est, du monde où
[nous sommes,
L'inélectable loi, l'universel devoir,
Le précepte éternel ; et nul, parmi les hom-
[mes,
Ne doit rester oisif en attendant le soir.

Mais peut-être en est-il dont le bras est peu
[ferme,
Dont la débilité ne sait produire rien ?
Non ; chacun dans la sphère où son destin
[l'enferme,
Peut quand même être utile et faire un peu
[de bien.

La devise d'antan : "Pour Dieu, pour la Pa-
[trie",
Qui souvent inspire le bourg et la cité,
N'a rien perdu de sa valeur ; elle nous crie :
Concorde, honneur, justice et liberté !

Pour Dieu, pour la Patrie ! Au loin les égoïs-
[mes
Et les calculs mesquins et les vils appétits !
Relevons, tenons prêts aux nobles héros-
[mes,
Comme aux humbles devoirs, nos cœurs ap-
[pesauts.

Si, joyeuse au labour, notre main faible ou
[forte
D'épis plus ou moins lourds enrichit les
sillons,
Diverse est la moisson, l'effort est un, qu'im-
[porte !
Le mérite est égal... mes amis, travaillons !

J'ajoute : passons sur nos ouvrages le fer
de la lime, si nous voulons leur donner, pour
la postérité, le sauf-conduit du style.

ARNER.

Prix de "journalisme"

M. J.-D. Guay, Directeur du *Progrès du Saguenay*, nous informe que, cette année comme les années précédentes, il met un prix au concours entre nos jeunes écrivains.

Ce concours est ouvert d'aujourd'hui, aux conditions suivantes : 1o On traitera le sujet que l'on voudra ; 2o Chaque travail de vra pouvoir remplir au moins deux colonnes du journal, en gros caractères ; 3o Les tra-

vaux doivent être remis, avant le 1er avril, au bureau de l'OISEAU-MOUCHE.

Et maintenant, en avant les plumes !

Au Patinoir de Chicoutimi

Notre confrère, le *Progrès du Saguenay*, a été mal informé en annonçant que la Fanfare du Séminaire assistera à la fête qui sera donnée, mardi soir, le 2 mars, au Patinoir de Chicoutimi.

Nos confrères de la presse

Décidément, nous ne pourrions trouver l'espace suffisant pour reproduire, comme nous l'avons annoncé, les appréciations si bienveillantes que divers journaux ont faites de l'*Oiseau-Mouche*, lorsqu'il a commencé sa cinquième année.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est de remercier du fond du cœur ces aimables confrères qui nous ont témoigné tant d'intérêt, et qui sont les suivants : la *Semaine religieuse de Québec*, la *Vérité*, la *Minerve*, le *Monde*, le *Trifluvien*, le *Saint-Laurent*, le *Courrier de l'Ouest* (Chicago), le *Lancaster Argus* (St. John, N. B.)

Encore une séance académique !

Ah ! bien oui ! encore une séance académique !... Que l'esprit des ignorants, par exemple, dédie ponctuellement ses évolutions au culte de la science régénérée et libre : cela se comprend. Mais ne voilà-t-il pas que les écoliers, et les écoliers de l'OISEAU-MOUCHE encore, se mettent de la partie : il leur faut des séances académiques... où les uns chantent, déclament ; les autres prodigent les réprimandes à celui-ci, les remerciements à celui-là... que sais-je ? Puis on en sert un compte rendu aux lecteurs de l'OISEAU-MOUCHE, et c'est scrupuleusement périodique : tous les six mois ! Oh allons-nous ?—Vieux malin ! je crois que vous avez la manie de jouer au grognard, même au sujet de choses que vous admirez, au fond.—Comment ?—Tout doux. Vous aimez le beau, le bon, le vrai ?—Je crois.—Il vous plaît voir récompenser ceux qui creusent le plus vaillamment leur sillon, au champ où l'on cultive ce beau, ce vrai que vous aimez.—C'est parfaitement dans mes opinions.—Eh bien, deux fois l'année, l'Académie Saint-François de Sales ouvre ses portes au public, couronne, en sa présence, le vrai mérite, sémence l'insouciance, relève d'un bon mot le courage malheureux, dans le but toujours de propager et relever l'amour du beau, du vrai et du bien : trois choses dont le privilège est de "ne jamais lasser l'admiration", de "rajeunir et de refluer avec éclat", "de ne point perdre de leur charme par l'habitude" et dont le succès "ne tient pas à la mode" : c'est dans ce charme, cette virilité inaltérable que notre Académie puise le secret d'intéresser, de plaire et d'instruire... Vous avez lu les comptes rendus des séances précédentes ?—Certainement.—Et ça vous intéressait ?—Pourquoi pas ?—Alors, j'en viens à mon rapport : vous le lirez ?—Si votre séance est aussi belle que les premières.—Ah ! monsieur ! aussi belle ? Je voudrais que vos oreilles eussent perçu seulement l'écho des applaudissements de la nombreuse assistance, présidée par Sa Grandeur Monseigneur Labrecque : c'étaient messieurs les prêtres et séminaristes de la maison ; les anciens élèves, et—chose inouïe dans les annales de l'Académie—messieurs les étudiants en droit de l'Université Laval, venus à Chicoutimi... hélas !... pour fermer la tombe d'un des leurs, qui fut jadis une gloire de l'Académie.

Et comment ne pas applaudir, en entendant M. Eugène Bellay, Président de l'Académie, prouver, dans son "Eloge de l'éloquence", que, des trois puissances qui subjugent le monde, l'éloquence est la plus utile, la plus noble, la plus puissante ; en entendant un jeune philosophe, M. Lionel Lemieux, exposer la doctrine de l'École sur la liberté humaine, dans un style digne de Platon !

Les applaudissements peuvent-ils être plus légitimes que lorsqu'ils sont la manifestation extérieure du plaisir que l'âme ressent sous le coup de l'émotion du beau, du vrai ? Et "l'allocution de Monseigneur de Saint-Vallier à Louis XIV," où M. Louis-T. Saucier allia si heureusement l'ardeur de son âme de jeune homme au zèle généreux et persuasif de l'apôtre que fut Monseigneur de Saint-Vallier. Et la revue de M. Ach. Tremblay, Secrétaire de l'Académie.—Comment, une revue ?—Oui ! il vous a travesti le peuple écolier en armée, en moins de temps qu'il n'en fallait à Bonaparte pour gagner une bataille. Les élèves des classes supérieures figuraient les vétérans, la garde. Puis venaient l'infanterie, les tirailleurs... oh ! je me perds dans cette nomenclature des corps militaires ! Je vous dirai seulement que monsieur le Secrétaire en avait toute la série ; qu'une bonne demi-heure durant, il a fait manœuvrer son armée sous les yeux de l'auditoire ; qu'il félicita les amis du travail et de la discipline, sans oublier de promettre le clou aux récalcitrants. Ses harangues ont enthousiasmé les troupes : Oh ! les soldats n'ont pas besoin de respirer l'odeur de la poudre, pour s'enivrer d'ardeur guerrière ! Étaient cités à l'ordre du jour : MM. Ludger Morel et Ed. Cauchon, admis au nombre des académiciens, et toute une pléiade de candidats et d'aspirants.

"L'Hymne à la France", de Gounod, superbement exécutée par l'Union Sainte-Cécile, ne devait pas calmer les sentiments belliqueux, que la parole chaude et sympathique de monsieur le Secrétaire avait éveillés dans l'âme des soldats. Heureusement pour les âmes pacifiques, on s'en tint là en fait d'odes guerrières ; à la lecture d'un thème grec, fortement goûté, le thème grec, d'une pièce de vers latins, de gentilles narrations françaises, voire même de dictées anglaises, tout bruit de guerre s'évanouit, et les petits soldats à l'enthousiasme inquiétant redevinrent les doux amants des "parfums de l'antiquité" latine et grecque, plantèrent là le vieux Mars pour repasser sous la tutelle des Muses, leurs mères un instant éplorées.

Il me reste encore à vous parler d'un artiste déjà connu des lecteurs de l'OISEAU-MOUCHE, M. François Tremblay, à qui son récit, "l'Enfant volé" a valu un de ses plus beaux succès, sinon le plus beau ; et de notre habile fanfare,—la dernière, mais non pas la moindre,—qui est la compagne indispensable de toutes nos démonstrations. L'ensemble, le brio qu'elle a apportés, l'autre soir, notamment dans l'exécution du morceau intitulé "Laure et Pétrarque," ont fait dire à l'auditoire qu'elle réservait sans doute la fleur de ses capacités artistiques pour les séances de l'Académie. Pourquoi tenter ainsi la modestie de messieurs les académiciens ?

Convenez, maintenant, que votre reproche n'était que pour donner le change : à peu près comme la dureté d'emprunt d'un vieux soldat qui ne veut pas paraître attendri. Vous pensez comme nous, en votre intérieur, à savoir : que nous ne serions ni justifiés ni justifiables, de ne pas nous ménager, au moins deux fois l'année, ces réunions qui nous procurent les jouissances de l'esprit, qui sont les plus nobles et les plus pures des jouissances, et, par suite, de n'en point réserver une petite idée... un parfum pour les bienveillants lecteurs de l'OISEAU-MOUCHE.—C'est pourtant vrai.

JOSEPH-C.-A. TREMBLAY.